

## De Don Quichotte de la Manche à Dominique de la Frontera

### I.

En 2005, Enrique Morente enregistre l'album *Morente sueña la Alhambra*. Dans le dernier morceau, le cantaor a l'audace de donner voix à un texte de Miguel de Cervantes. Pour cela, il ne choisit pas, comme on aurait pu s'y attendre, l'un des sonnets médiocres de l'auteur du *Quichotte* ni aucune de ses petites pièces en vers, mais opte pour ce qu'il y a de plus difficile : un texte en prose dont il chante même la date de rédaction. Un texte bouleversant et particulièrement douloureux vu par un amoureux de la littérature. Bouleversant par les circonstances dans lesquelles il a été écrit, et douloureux par sa nature même.

Le texte fut écrit comme dédicace au duc de Lemos pour être inclus dans les préliminaires du *Persiles et Sigismunda*, œuvre que l'auteur ne vit jamais publiée. Le duc de Lemos faisait partie de ces nobles puissants — certains à moitié analphabètes — à l'ombre desquels les écrivains et poètes devaient se placer s'ils voulaient avoir de quoi manger. Les dédicaces s'écrivaient en quête de protection, de mécénat ou de patronage, et témoignent de la position humiliante dans laquelle les artistes se sont toujours trouvés face aux puissants qui, hier comme aujourd'hui, sont souvent plus amateurs de chasse que de lecture.

Góngora, qui écrivit de nombreux poèmes laudatifs adressés à des membres influents de la noblesse et à leurs familles, las de ne pas obtenir les fruits attendus de ses flatteries, retourna vaincu dans sa Cordoue natale et composa des tercets qui commencent ainsi : « Maudit soit celui qui idolâtre les seigneurs », où il se lamente d'avoir gaspillé sa poésie « célébrant, avec plume et même avec bave, les fêtes de la cour ». Mais Góngora appartenait à la noblesse andalouse : il n'avait pas besoin des puissants pour vivre, ses flatteries visaient à progresser à la cour ; publier ne l'intéressait pas.

La situation de Cervantes était bien différente : il avait besoin de publier pour survivre et continuer à écrire. Ainsi, le 19 avril 1616, sur son lit de mort, il écrit — ou dicte — la dédicace du *Persiles*, qui commence par ces mots bouleversants : « Hier on m'a donné l'Extrême-Onction et aujourd'hui j'écris ceci. Le temps est court, les angoisses croissent, les espérances diminuent, et malgré tout je porte la vie sur le désir que j'ai de vivre, et je voudrais la prolonger jusqu'à baiser les pieds de Votre Excellence. » Trois jours plus tard, Cervantes meurt.

Je n'ai d'autre choix que de baisser la tête et de dire que le blanc est noir, comme dirait un flamenco.

## II.

On pourrait penser qu'aujourd'hui les choses sont différentes et que ce servilisme des artistes envers les puissants appartient au passé, comme les joutes poétiques ou les théâtres de corrales. Pourtant, la machine industrielle que sont devenues les maisons d'édition obéit à une logique de profit économique au détriment du critère artistique, ce qui continue de produire des situations injustes, parfois dramatiques pour les créateurs.

Un cas extrême est celui de John Kennedy Toole, lauréat en 1980 du prix Pulitzer aux États-Unis et du prix du meilleur roman étranger publié en France. Il n'apprit jamais l'existence de ces récompenses : n'ayant pas réussi à publier son roman, il s'était suicidé en 1969 à l'âge de 31 ans.

Valle-Inclán, par la voix de Max Estrella, a défini la littérature en trois mots : misère, faim et froid.

## III.

Cette vulnérabilité de l'artiste face à une logique de rentabilité mal comprise est particulièrement flagrante dans le cinéma, art dont la réalisation implique des coûts élevés et dépend de producteurs capables de financer les œuvres. Un écrivain peut ou non trouver un éditeur, mais une fois son œuvre écrite, elle existe déjà ; il ne lui manque que le lecteur, qui finira par arriver. Le cinéaste, en revanche, a besoin d'argent comme condition sine qua non.

On pense à Orson Welles, obsédé toute sa vie par une adaptation du *Quichotte*. Il passa des années à la tourner, utilisant les revenus d'autres projets pour filmer quelques scènes entre deux travaux. Il poursuivit ainsi jusqu'à la mort de son acteur principal, Francisco Reiguera, en 1969 — le tournage avait commencé en 1957.

## IV.

Ce n'est pas un hasard si ce texte commence et se termine avec Cervantes. Dominique Abel dut se sentir comme Don Quichotte sur Clavileño lorsqu'un producteur potentiel lui proposa de remplacer l'acteur principal de son film *Preciosa y el aire* par David Bisbal.

Dominique Abel est une réalisatrice française qui, au début des années 1980, après avoir écouté un disque de Camarón, s'est installée en Espagne pour apprendre le flamenco. Depuis, elle vit pour l'art et a trouvé dans le cinéma le moyen idéal de montrer de l'intérieur ce monde du flamenco.

Elle explique :

Pour moi, le flamenco n'appartient à personne, ni aux races ni aux territoires, mais à ceux qui le vivent et le ressentent. J'ai voulu le filmer parce que je l'ai profondément vécu. Mon regard est à la fois intérieur — vingt-cinq ans de vie partagée — et extérieur, ce qui donne à mon travail une perspective particulière. Je parle de quelque chose que j'aime profondément, mais avec la distance nécessaire pour créer.

## V.

Avec Dominique Abel, naissent des films comme *En el nombre del padre*, *Agujetas cantaor* et *Polígono Sur, el arte de las 3000*, tous récompensés dans de nombreux festivals. Pourtant, malgré une mention spéciale à Berlin et une nomination aux Goya, elle n'a pas réussi à tourner depuis neuf ans.

Ce n'est pas un cas isolé : Víctor Erice, considéré comme l'un des plus grands cinéastes espagnols après Buñuel, n'a réalisé que trois longs-métrages.

## VI.

Pendant ces neuf années, elle a tenté de monter deux projets majeurs. L'un d'eux a échoué après la mort de Moraíto Chico, qui devait en être l'un des protagonistes. Le film reposait sur la relation réelle entre trois artistes, mais les producteurs ne faisaient pas confiance à leur professionnalisme.

La mort de Moraíto a mis fin au projet, comme celle de Reiguera pour Welles. Il reste néanmoins un scénario remarquable.

## VII.

L'autre projet, *Preciosa y el aire*, écrit pour sa fille Carmen et l'artiste Luis Fernández, repose lui aussi sur une alchimie réelle. Mais le temps presse : l'enfant grandit, et le film doit être tourné avant qu'elle ne devienne adolescente.

Face aux refus des producteurs, Dominique Abel se tourne vers le financement participatif, permettant au public de devenir acteur de la création.

Pour ceux que bouleversent les humiliations subies par Cervantes, le suicide de Kennedy Toole ou les projets inachevés comme celui de Welles, le crowdfunding représente une opportunité unique de soutenir une œuvre et de contribuer à sa réalisation, à partir d'une dizaine d'euros.

**Raúl Del Valle Rodríguez**